

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Nous avisons les personnes qui ont
reçu LE CONTEUR à l'essai depuis deux
mois que nous prendrons l'abonnement
en remboursement pour le 30 janvier.**

MILICIADE MOUDONNOISE AU MILIEU DU XIX^{me} SIÈCLE

(Suite et fin.)

Il restait cependant encore une manœuvre à exécuter. Au commandement de: *Formez les faisceaux! Sac à terre! Changez de pantalon!* la troupe qui, jusque là, avait manœuvré en pantalon de drap, sortait du sac une paire de pantalon de triège. Les dames se retournaient pudiquement et la troupe... se mettait au frais.

Qu'il est regrettable que la photographie instantanée ait été inventée soixante ans trop tard; la génération actuelle est ainsi privée d'un tableau psychologico-militaire qui n'aurait pas manqué de pittoresque...

Le commandant, après avoir donné l'ordre aux piquettes Faucherre et Monod d'aller à l'arsenal chercher les cartouches et de les distribuer à la troupe, donne enfin ce commandement si impatiemment attendu: *Une heure de repos! Rompez vos rangs!*

Alors c'est une débandade et une cohue indescriptibles; on rejoint parents et amis qui attendent et l'on prend d'assaut les tables installées sous les marronniers de la place, puis l'on déballe les provisions apportées par les familles.

Ce repas de dix heures prenait une grande importance dans la vie moudonnoise de l'époque et offrait un intéressant coup d'œil. Les cabaretiers se prodiguaient et ne savaient plus où donner de la tête au milieu de cette gaité exubérante, cependant que des garçonnets, qui avaient congé ce jour-là, mendiaient aux soldats des cartouches dont la poudre était destinée à faire des *dzouffles*, des *guillettes* et autres produits de pyrotechnie enfantine, ce qui rendait les sales et les feux à volonté de l'exercice qui devait suivre, *post prandium*, moins nourris et l'écho du Mont de Chavannes fortement affaibli.

Avec tout cela, de nombreux *bonbonniers* dissimulés sur la place vendaient des gâteaux, du sucre d'orge, des hommes et des femmes en biscôme, avec ou sans sifflet, le chef de ces personnages orné d'une plume de couleur qui faisait la joie des enfants.

Le grand état-major, très entouré, prenait le repas mijoté par dame Brillard et buvait du bouché pendant que la musique militaire jouait ses plus belles mélodies.

*Le Dieu Mars fut toujours un ami d'Épicure;
Un ventre bien garni rend la tête plus sûre.
Souvent un général, après s'être atablé,
Soutient mieux le fardeau dont il est accablé.*

Toutes les bonnes choses ont une fin. Ces moments de liesse sont interrompus par le rappel battu par les tambours. Les miliciens restaurés regagnent plus ou moins rapidement leurs places.

*Mais, hélas! du repas soudain le terme expire,
En quittant les flacons chaque buveur soupire.
Leur bouche, en se hâtant, broie un dernier morceau
Quand pour saisir leurs armes ils rompent le faisceau.
Voici venir l'instant où chacun met en œuvre
Le talent qu'il acquit pour la grande manœuvre.*

La troupe est en ligne, élite à droite, réserve à gauche. Il s'agit de faire un exercice tactique (d'ailleurs toujours le même) dont voici le thème:

Un corps d'armée rouge venant de l'est, représenté par une subdivision envoyée d'avance dans le bois parcouru actuellement par la route de Chesalles, figure un ennemi qui marche sur Moudon. Le reste de la troupe, qui représente un corps d'armée bleu défendant Moudon, s'oppose à la marche en avant du corps rouge; les voltigeurs du corps bleu, dissimulés dans les buissons des berges de la rivière, gardent le pont sur la Broye. Soudain, les avant-gardes du corps rouge se montrent, alors la fusillade crépite, l'odeur du salpêtre enivre les guerriers auréolés de fumée...

*La troupe des chasseurs, sur les flancs appelée,
D'une évolution a couvert la mêlée;
Alors, pour protéger les bataillons épars,
On voit s'étendre au loin les pétillants remparts;
Des corps en mouvement ils ont pris la défense,
Leur ligne a contenu l'ennemi qui s'avance.*

La mêlée devient furieuse. Au fracas de la fusillade se mêle le son des cornets des officiers et des sifflets des sergents donnant des signaux. On est assourdi. Quand les tambours battent la charge, le vacarme est à son comble. Et les échos du Mont répètent ce tintamarre.

Mais il est 1 heure, un signal de trompette annonce la fin de la manœuvre. Le feu cesse. Le champ de bataille est jonché de... papier de cartouches. L'état-major décide que le corps rouge a été refoulé.

Vient ensuite le défilé et la troupe est licenciée.

La fièvre de l'attaque, le soleil de juin ont assoiffé nos braves, restés trois heures d'horloge à jeun! D'ailleurs c'est le moment de dîner et les cantines sont de nouveau assiégées, surtout par les militaires des environs, venus avec leurs familles, et qui n'ont pas la ressource d'aller manger chez eux.

A 3 heures, tout le monde se retrouve sur la place pour le bal.

*De vingt jeunes beautés tout bas le cœur palpite;
D'un amant militaire on sent mieux le mérite:
Mars subjuga Vénus et, pour toucher le cœur,
L'uniforme est toujours un talisman vainqueur.*

Le bal en plein air sur la place d'armes, où l'on venait d'évoluer, comportait trois ronds de danses qui étaient carrés; plusieurs tables réunies servaient de tribune aux musiciens et chaque village avait à tour de rôle sa danse pour lui. On valsait ainsi jusqu'à 10 heures à « tant » la danse.

Les vieux militaires, gens d'escient, n'attendaient pas ce moment pour rentrer, ils se *rappachaient* pour retourner ensemble chez eux, plus ou moins gais, plutôt plus. Ainsi finissait la journée.

Et pour terminer, disons avec le poète Petit Senn, à qui nous avons emprunté les vers qui embellissent les lignes ci-dessus:

*O Suisse! mon pays, modeste territoire,
Ta place si bornée est vaste dans l'histoire.
Ton enfant n'a cueilli de sublimes lauriers
Qu'en conservant intacts, ces rustiques foyers;
Sa formidable épée, aux agresseurs fatale,
N'arrosa de leur sang que sa terre natale
Sempach, Morat, Grandson, témoins de nos exploits,
Lieux où l'indépendance a su venger ses droits.*

Remplissez nos sénats d'une mâle assurance,
Un peuple est toujours fort armé pour sa défense.

*Qu'un injuste ennemi trouble notre repos,
De nos cantons, alors, nous suivrons les drapeaux.
La palme de l'honneur ne sera point flétrie
Nous sauverons encor notre belle patrie,
Et, comme nos aïeux, braves et triomphants,
Notre exemple aux combats guidera nos enfants.*
D' MEYLAN.



PERCLLIUSET AO MILITÉRO

LE z'affère l'ant tot parâi bin tsandzi du lè z'autro iâdzo. Quand bin ne sarâi que po lo militéro. Iô è-te lo temps dâi rehiuve, dâi z'avant-rehiuve, dâi vilhio commi? Quemet desâi monsu Dénéreaz dein on galé lâvro que s'appelâve la vilhie melice dâo canton de Vaud: *Eh! hé! iô îte-vo, sordâ dè vilhie rotse, Brâvo carabiniers dâo temps dè la maillotse; Caloniers asse grands, asse drâi qu'on poteau, Galès sordâ dâo trein, bio chasseur à tsèuau; Grenadiers, vortigeu, mouscatéro, piquiettes, Commis, tambou, fratai, musiciens et trompettes; Galounâ, lutenieints, sapeu à gros bounets, Capitaino, majo, coumandants, colonets?*

Tot cein l'è ao rebu et l'è pardieu bin à regrettâ. Oh! ne dio pas que, âo dzo de vouâ, lâi ausse pas dâi z'affère que vâliant atant que bin dâi z'autro dâo vilhio temps, mâ, tot parâi, on pâo pas fraternisâ ora avoué lè z'officiâ quemet lè z'autro iâdzo. On lutenieint, on capitaino mîmameint, l'êtâi on hommo quemet lè sordâ, rein fiè et que l'amâve sè sordâ, et stau z'isse lau coumandant.

Se vo dio cein, l'è rein que po vo dere oquie de Perclliuset à la Vêva. Stî Perclliuset l'êtâi on coo que l'avâi rein de bon que la gâola. L'êtâi quemet lè derbon: l'avâi tota sa fôoce âo bet dâo mor. L'arâi rebriquâ lo générât asse bin que lo premi que sâi, l'arâi mîmameint rebriquâ lo bon Dieu, se stisse l'avâi voliu s'amusâ avoué li. Mâ lè doû sè recriâvant pas et sè passâvant l'on de l'autro.

Et pu l'avâi on toupet et onna niaffa de la mêtsance.

Dan Perclliuset dèvessâi fêre l'exercico avoué lè dzouveno de la coumouna et lo commi tote lè demeindze. Cein lo bourlâve on bocon et l'êtâi adî à fourguenatsî po coudhî avâi dâi condzi. Onna demeindze, vaitcè mon Perclliuset que va vè lo commi et lâi fâ dinse:

— Dite-vâi, commi, lâi arâi pas moyen d'avâi condzi po demeindze que vint?

— Et que vâo-te fêre, Perclliuset?

— Su dobedzî d'allâ à on einterrâ!

— Se l'è dinse, on pâo pas refusâ. Mâ fâ atteinchon de lâi pas tè soulâ.

Et Perclliuset l'avâi z'u on condzi.

N'è pas ora qu'on no baillerâi condzi po on einterrâ, quand bin on l'arâi demândâ houit dzo dèvant.

* * *

Perclliouset passâve son écoula et lè dzein l'avant de âo capitaino :

— Vo sède! Perclliouset, sè vâo pas gênâ de vo z'ein contâ, mâ sarâ pas dâi z'etiu.

Manque pas. Vaitcè, la premiere demeindze, Perclliouset que va vè lo capitaino et lâi fâ dinse :

— Dite-vâi, capitaino, lâi arâi pas moyen d'avâi condzi po demeindze que vint? Mè faut allâ trovâ ma fenna. N'a pas accotoumâ d'ître soletta à l'ottô et i'è adî pouâre que lâi arreve oquie.

— Na, Perclliouset, pu pas tè bailli condzi. Ta fenna m'a justameint écrit que quand t'a condzi, te ne débrenne pas dâo cabaret... Eh bin! que ci-to de cein?

— Mè peînso, so repond Perclliouset, que lâi a doû meinte deîn clli l'affère.

— Quaise-tè?

— Oi, capitaino. Lo premi l'è mè, po cein que su pas maryâ.

* * *

Ora, allâ repondre dinse âi z'officié et vo m'ein dera dâi novalle.

Marc à Louis, du Conteur.

ANNONCE. — Parue dans un journal de la Suisse allemande :

« A vendre un singe, deux chiens et un perroquet. S'adresser à madame C. qui, étant fiancée, ne peut s'encombrer de tant de bêtes.

DANS LA SALLE DES MARIAGES. — On vient d'unir, pour la vie, un couple. L'épousée est douée d'un physique qui annonce un caractère manifestement acariâtre. Au sortir de la salle, le préposé serre cordialement les mains à un des témoins, en le félicitant.

Le témoin, surpris et reconnaissant : — Je vous remercie, mais je ne suis, toutefois, ici qu'en qualité de témoin.

Le préposé : — C'est précisément pour cela.



LA MORT DU COCHON

Lue à un souper de pieds de porcs des anciens Zofingiens, le 3 août 1885.

ETTE pièce de vers a déjà été publiée dans le Conteur, du vivant de l'auteur, il y a de ça bien des années; c'est même notre journal qui en eut la primeur. On la retrouve aujourd'hui, en compagnie de plusieurs autres morceaux, non moins spirituels, dans une brochure éditée par la librairie Baatard, à Yverdon, et intitulée : *Vivent les Vieux*. En ce temps de soirées-choucroute, *La Mort du Cochon* aura certainement son succès.

* * *

Entonnons un chant d'allégresse!
Depuis le temps que je l'engraisse
Ce porceau pète dans sa graisse
Et geint déjà comme un damné!
Qu'on range près de la courtine
Tous mes couteaux, la grande tôle
Et le trebuchet, guillotine
De ce vulgaire condamné!

Oh! l'on frémit, alors qu'on jauge
Ce que ce goinfre, dans sa bauge,
A vu dégringoler dans l'auge.
Oui, vraiment l'esprit se confond
Et je tremble alors que je pense
A la formidable dépense
Que nous cause sa grasse panse,
Véritable tonneau sans fond!

Digne neveu de Méléagre,
Il est têtû comme un onagre,
Pansu, pou... et puis podagre,
Car tout à l'heure il trébuchait
En s'avançant d'un air austère

Vers le lieu sacré du mystère,
Où bientôt, en quittant la terre,
Il rougira le trèbuchet.

Et le martyr qui se démène,
A son bourreau qui le malmène,
Rappelant sa nature humaine,
Gémit, étendu sur le flanc,
Quand, soudain, le boucher rapide

D'un coup tranche la carotide
Et la vie, en pourpre liquide,
Jaillit dans le seau de fer-blanc.

Sous le froid tranchant qui le larde,
Sentant déjà que la camarde
Envahit jusqu'au péricarde,
Il crie et mène un train d'enfer
Jusqu'à ce que la parque avide,
Secouant ce corps qui se vide,
Blanchit de sa houppe livide
Le goin troué de fil de fer.

Allons! Dans la tine d'eau chaude,
Dit le charcutier, qu'on l'échaude,
Son œil luit comme une émeraude,
Il a l'accent d'un convaincu.
Quand, soudain, relevant sa manche,
Il lance comme une avalanche
Les soldats armés de poix blanche
Sur le cadavre du vaincu.

Sans aucun respect pour ses affres,
Prévoyant de prochaines baffres,
L'artiste, en deux ou trois balaffres,
Fait quatre pieds prêts pour le grill.
Et puis, sublime facétie,
En commençant son autopsie,
Le monstre, pour gratter sa scie,
Détache un disque de nombril!

Hôlà! Calez bien la machine
Et retournons sur son échine
Cet énorme magot de Chine,
Ce gras émule d'Abélard!
Et maintenant, qu'on l'on contemple,
Dans le recueillement du temple,
Ce grand et magnifique exemple
De dix centimètres de lard.

Mes bons amis! Tout à la joie,
Notre patriarche a le foie
Ferme et grassouillet comme une oie.
Il n'est ni trop mou, ni trop dur,
Nous allons le mettre en saucisse
Et pour peu qu'elle réussisse,
Au baptême du gros Narcisse,
Nous mettrons des porreaux avec.

Détachant du colon transverse,
La coiffe que le jour traverse,
Allons, mes enfants, qu'on y verse
Ces succulents matériaux.
Là, maintenant la chair menue
Nous montre, comme la peau nue,
Sous la gaze d'une ingénue,
Le triomphe des atrioux.

Puis, quand la peau parcheminée,
Par trois mois à la cheminée,
Où nous l'aurons acheminée,
Frisottera sur le jambon,
Au repas du prochain baptême,
Toujours d'après l'ancien système,
Nous chanterons sur ce vieux thème :
« Mangeons-en tous, car il est bon ».

Voici venir l'instant suprême.
Mélant au sang un pot de crème,
Qu'il fouette et bat avec système,
L'homme devient Robert Houdin,
Car, soudain, cette masse informe,
Sous ses doigts grasseux se transforme,
Et devient un serpent énorme,
Noir et visqueux : c'est le boudin!

Au fond du bassin qui l'enferme,
Il ne reste plus qu'un viscère,
Pâle et gluant comme un ulcère.
A qui la poche? La veux-tu?

Et riant de la facétie,
On voit l'enfant de l'Helvétie,
Dans un coin, gonfler la vessie
En soufflant dans un gros fêtu.

Tout est fini, dépouille informe
Disparaît dans l'ancre difforme
De cette cheminée énorme!
Dès longtemps elle attend la mort,
Et, là-haut, victime enfumée,
Que le genièvre a parfumée,
On aperçoit dans la fumée
L'apothéose d'un grand mort.

Maintenant, messieurs, il me semble
Que pour consacrer tous ensemble
Les principes qui nous rassemblent,
Modestement et sans éclat,
Nous dirons à la cuisinière :
Ne quittez jamais cette ornière;
Vous avez la bonne manière
De mettre les pieds dans le plat!

D^r Albert BERGUER.

S. B. B... C. F. F.

ENTENDU la conversation suivante dans le train, entre Renens et Lausanne :
Jean-Louis, en accent vaudois : — Sais-tu ce que veulent dire les lettres : S. B. B. et C. F. F. qui sont sur tous les wagons des Chemins de fer suisses?

Jaques : — Non... Non...

Jean-Louis : — Eh! bien, c'est un Vaudois qui a inventé cette formule qui est toute une phrase.

Jaques : — Ah!... mais tu ne me dis pas ce que cela signifie.

Jean-Louis : — Tu n'as pas deviné?

Jaques : — Non...

Jean-Louis : — Cela veut dire aux Suisses allemands : Soyez Bons Buveurs, Chers Frères Fédéraux.

Jaques : — Ah! c'est bien trouvé; mais pour nous remettre de la peur que tu m'as faite, nous irons boire 3 décis en arrivant à Lausanne.

Les deux ensemble : — D'accord.

UNE GIFLE

UN jeune homme est devant le juge, accusé d'avoir, sans motif, giflé une dame, paisiblement assise dans le tramway.

Le juge. — Accusé, vous avez giflé une dame sans raison; veuillez nous indiquer qui a pu vous déterminer à une pareille façon d'agir.

L'accusé. — Puisque vous me le permettez, Monsieur le Juge, je vais vous conter l'affaire telle qu'elle s'est passée et je doute que vous puissiez garder jusqu'au bout votre sang-froid.

» Donc, je monte dans le tramway et vais m'asseoir auprès d'une dame. Le conducteur vient délivrer les billets. Je prends deux sous dans ma poche de gilet, y mets mon billet à la place et tout est dit. Ma voisine, elle, ouvre son réticule, sort sa sacoche, ferme son réticule, ouvre sa sacoche, sort son portemonnaie, sort l'argent, ferme le portemonnaie. Elle reçoit le billet, ouvre le portemonnaie, y plie le billet, referme le portemonnaie, ouvre sa sacoche, y met le portemonnaie, ferme sa sacoche, ouvre le réticule, y met la sacoche, puis ferme le réticule.

» Je change de tramway. Ma voisine, qui a fait de même, vient prendre de nouveau place près de moi. Le conducteur arrive. Je sors mon billet de ma poche de gilet, le montre et le remets à sa place. Ma voisine ouvre son réticule, sort sa sacoche, ferme son réticule, ouvre sa sacoche, sort son portemonnaie, ferme sa sacoche, ouvre son portemonnaie. Le conducteur estampille le billet. La dame ouvre son portemonnaie, y met le billet, ferme le portemonnaie, ouvre la sacoche, y met le portemonnaie, ferme la sacoche, ouvre le réticule, y met la sacoche et referme le réticule.

» Arrive — horreur — le conducteur en chef des tramways. Je sors à nouveau mon billet et le lui présente; ma voisine, elle, ouvre son réticule, sort sa sacoche, referme le réticule, ouvre...

Le juge. — Au nom du ciel, taisez-vous. Vous